



**HAL**  
open science

## De quelques figures du salut dans le roman proustien

Nathalie Mauriac-Dyer

► **To cite this version:**

Nathalie Mauriac-Dyer. De quelques figures du salut dans le roman proustien. Travaux et Recherches de l'UMLV, 2004, Spécial, pp.79-90. hal-04405659

**HAL Id: hal-04405659**

**<https://hal.science/hal-04405659>**

Submitted on 19 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX  
ET  
RECHERCHES  
DE L'UMLV

AUTOUR DE PROUST  
MÉLANGES OFFERTS À ANNICK SOUILLAGUET

Numéro spécial

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV  
LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

*Directrice de rédaction :*  
Fabienne BOCK

*Comité de rédaction :*  
Edwige ARCHIER – Louise BÉNAT-TACHOT – Thierry BONZON – Jean-Yves GUÉRIN  
Vladimir IAZYKOFF – Robert SAYRE – Michael A. SOUBBOTNIK

*Secrétaire de rédaction :* Emmanuelle BRUN  
*Directeur de publication :* Yves LICHTENBERGER  
*Conception graphique :* Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ



*RÉDACTION :*

"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Mame-la-Vallée,  
5, boulevard Descartes, 77454 Mame-la-Vallée cedex 2  
(Tel. : 01 60 95 70 75 ; Télécopie : 01 60 95 70 77)

*CORRESPONDANCE :*

Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

*ABONNEMENTS / VENTE AU NUMÉRO :*

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	6 €	12 €
Institutions	12 €	24 €

Voir bulletin d'abonnement à l'intérieur du numéro

ISSN : 1298-1168

Ses collègues, ses étudiants et ses amis ont le plaisir de rendre hommage à Annick Bouillaguet à l'occasion de son départ en retraite. Ils saluent sa contribution éminente aux études proustiennes.

Textes rassemblés par Jeanyves Guérin.

# TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV



<b>Annick Bouillaguet</b> , .....	7
<hr/>	
<b>Brian G. Rogers</b> , Marcel Proust chroniqueur .....	11
<b>Jean Milly</b> , "L'œuvre d'art ne commence à exister qu'au style" .....	23
<b>Pierre Chardin</b> , Comparer pour "écrire de soi" .....	37
<b>Richard Bales</b> , La "matière de Bretagne" chez Marcel Proust .....	49
<b>Cécile Husserr</b> , Formes et thèmes de l'œuvre : le mythe d'Esther dans <i>À la Recherche du temps perdu</i> .....	63
<b>Nathalie Mauriac-Dyer</b> , De quelques figures du salut dans le roman proustien .....	79
<b>Stéphane Chaudier</b> , "Un mystique chant du coq" : Proust et la musique .....	91
<b>Sabine Sellam</b> , La musique dans l'esthétique d' <i>À la Recherche du temps perdu</i> .....	111
<b>Alain Schaffner</b> , Le roman à quel prix ? Théorie et fiction chez Proust .....	133
<b>Emmanuelle Tabet</b> , Les "résurrections de la mémoire" de Chateaubriand à Proust .....	147
<b>Jean Yves Guérin</b> , La gauche progressiste et l'analyseur Proust .....	169



## De quelques figures du salut dans le roman proustien

Nathalie Mauriac-Dyer

*“Travaillez pendant que vous avez encore la lumière” (...). Mais vous, (...), travaillez. Alors si la vie apporte des déboires on s’en console car la vraie vie est ailleurs, non pas dans la vie même, ni après, mais au dehors, si un terme qui tire son origine de l’espace a un sens en un monde qui en est affranchi<sup>1</sup>.*

*La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c’est la littérature<sup>2</sup>.*

**N**é de mère juive et de père catholique, Marcel Proust s’est trouvé au confluent de deux traditions majeures du salut. On sait qu’il fut baptisé, qu’il fit probablement sa première communion, et se nourrit de culture vétéro et néo-testamentaire, notamment à l’occasion de sa lecture et de ses traductions de Ruskin ; mais quelles furent sa foi et son espérance ? Sûrement pas chrétiennes : la *Recherche du temps perdu* ne se place à aucun moment sous les auspices de la grâce ni du Christ – ce que lui reprochèrent d’ailleurs amèrement François Mauriac et Bernanos<sup>3</sup>. Pourtant, ce roman apparemment profane et déserté par Dieu a pu être décrit à de nombreuses reprises en des termes franchement spiritualistes. Samuel Beckett fit de sa figure majeure, “le Temps”, un “monstre bicéphale de damnation et de salut<sup>4</sup>” ; en 1954, Blanchot évoquait le surgissement par le style d’une “sphère”, avec “son hémisphère céleste (paradis de l’enfance, paradis des instants essen-

tiels) et son hémisphère infernal (Sodome et Gomorrhe, le temps destructeur, la mise à nu de toutes les illusions et de toutes les fausses consolations humaines) : “double hémisphère qui, à un certain moment, se renverse, de sorte que ce qui était en haut s’abaisse et que l’enfer, et même le nihilisme du temps, peuvent à leur tour devenir bénéfiques et s’exalter en de pures fulgurations bienheureuses<sup>57</sup>”. Jean Rousset faisait en 1962 mention d’une “œuvre qui, tout en tenant un peu du roman, sera tout autre chose : l’histoire d’un esprit et son salut par la création” ; il y va d’une “radicale conversion”, d’une “dialectique du temps et de l’intemporel (...) l’intermittence et la permanence [étant] les deux pôles entre lesquels évolue le héros longtemps aveuglé de ce pèlerinage ontologique<sup>68</sup>”. Mais c’est Gérard Genette qui, avant de s’intéresser en structuraliste à des questions de narratologie proustienne, a donné le résumé le plus circonstancié d’un trajet en forme de quête du salut :

“(...) il ne fait pas de doute que Proust avait conçu son œuvre selon le dessein sans ambiguïté d’une expérience spirituelle, et d’une expérience spirituelle achevée, dont le terme était connu, comme en témoigne le *Contre Sainte-Beuve*, bien avant la publication de *Swann*. Le mouvement de cette expérience n’est pas sans analogie avec celui des grands mythes judéo-chrétiens. Il y a un Paradis perdu, qui est le temps lointain des rêveries enfantines, où le monde se donnait comme spectacle immédiat et possession sans réserve ; il y a une Chute dans le Temps, qui est l’expérience négative de la vie “en tant que vécue” : l’évanescence du réel, les intermittences du moi, l’amour impossible (il y a même l’ébauche, peut-être précieuse pour les psychanalystes, d’une explication par le Péch<sup>é</sup> originel : c’est la scène du Baiser maternel, interprété comme une abdication et une défaillance morale irréversible) ; il y a une longue promesse du Salut, avec ses présages (aubépines de Tansonville, clochers de Martinville, arbres d’Hudimesnil), ses prophètes (Bergotte, Elstir, Vinteuil), son précurseur (Swann) ; il y a l’extase finale de la Réminiscence, contemplation fugitive de l’éternité, et la certitude de réaliser dans une œuvre ce que Proust

appelle lui-même l'Adoration perpétuelle. Quoi qu'il en soit de ces analogies, peut-être purement formelles, que Proust accentue dans son vocabulaire avec une complaisance sans doute teintée d'humour, ce qu'il faut retenir ici de cette expérience, c'est son mouvement, c'est l'orientation univoque, résumée dans le mot Vocation, qu'elle imprime à l'existence du Narrateur, et par suite à l'œuvre elle-même, qui en reçoit une valeur de message, et même de révélation<sup>7</sup>."

En dépit des précautions oratoires qui soulignent le caractère purement formel, distancié par l'humour, de cette homologie du roman proustien avec les "mythes judéo-chrétiens", le petit récit de Genette en constitue sans doute un des meilleurs, et plus justes, résumés. À *la Recherche du temps perdu* est bien une histoire de salut, et de salut par l'art.

Pour Claude Mauriac, Proust était un "croyant sans la foi"<sup>8</sup> : nous dirions un croyant dans la vertu rédemptrice de l'art, à condition qu'il soit appréhendé par le versant (artistique) de la création, bien plus que par celui (esthétique) de la réception. Dans la *Recherche* en effet, la contemplation esthétique, même dans ses moments les plus intenses (lors de l'audition du Septuor de Vinteuil, notamment<sup>9</sup>), n'est encore qu'une figure d'annonciation : le Septuor est "l'étrange appel que [le héros ne cessera] plus jamais d'entendre – comme la promesse qu'il existait autre chose, réalisable par l'art sans doute" – un indice de Paradis<sup>10</sup>. Et ce sont d'autres expériences, esthétiques au sens propre du terme, en ce qu'elles impliquent toutes les formes du sentir humain, jusqu'aux plus humbles, qui initient à la réalité (ou à la Réalité) le héros velléitaire et encore stérile de la *Recherche du temps perdu*<sup>11</sup> : les "impressions obscures"<sup>12</sup> et les "réminiscences". Les plus proches d'une expérience de salut sont les réminiscences, qui tantôt libèrent (au sens de l'allemand *erlösung*<sup>13</sup>), tantôt libèrent et à la fois comblent (au sens de l'allemand *heil*). Celles qui se succèdent en cascade dans le *Temps retrouvé* à partir de l'arrivée du héros dans la cour de l'hôtel de Guermantes sont des expériences comblantes, qui procurent, comme dans l'expérience de la madeleine, un sentiment de "félicité", de "joie", d'"allégresse", de "délices", un "fré-

missement de bonheur<sup>14</sup>. Toutefois, "(...) cette contemplation, quoique d'éternité, était fugitive<sup>15</sup>" : aussi, comme l'a souligné Gilles Deleuze dans *Proust et les signes*, aucune expérience de mémoire involontaire ne peut prétendre à être plus qu'un "avant-goût", un "simple commencement<sup>16</sup>". Le véritable salut est au-delà ; il y faut encore deux étapes : approfondissement, "déchiffrage" et "traduction" du "livre intérieur<sup>17</sup>" des impressions ; "transcription<sup>18</sup>" ou inscription matérielle de ce livre ensuite<sup>19</sup>, qui équivaut selon Proust à une véritable transsubstantiation du corps de l'écrivain dans le corps de son œuvre :

"(...) laissons se désagréger notre corps, puisque chaque nouvelle parcelle qui s'en détache vient, cette fois lumineuse et lisible, pour la compléter au prix de souffrances dont d'autres plus doués n'ont pas besoin, pour la rendre plus solide au fur et à mesure que les émotions effritent notre vie, s'ajouter à notre œuvre<sup>20</sup>."

Les obstacles au salut sont donc nombreux, à chaque étape : risque de se satisfaire de la seule contemplation esthétique (et de demeurer, comme Swann, un "célibataire de l'art<sup>21</sup>"), risque d'échouer dans l'approfondissement des "impressions obscures" (ainsi, comme le héros, face aux trois arbres d'Hudimesnil<sup>22</sup>), risque de ne jamais éprouver l'expérience des réminiscences (purement contingentes, nullement nécessaires<sup>23</sup>), risque si on les éprouve de ne pas entendre leur "avertissement<sup>24</sup>" (équivalent proustien de la conversion), risque enfin de mourir avant d'avoir achevé la transcription du livre intérieur... Trois remarques pour conclure cet examen :

1. Le salut proustien par l'écriture et la littérature est, de part en part, une figure de l'immanence, laïque et profane. Le résultat en est, comme le disait Beckett, un "temple érigé en hommage à la sagesse de l'architecte" – et non en hommage à la divinité<sup>25</sup>.
2. Certes l'œuvre proustienne ne renvoie pas à une transcendance, n'est pas traversée par elle et ne la figure pas, mais il me semble qu'elle se veut pourtant et au sens propre le lieu d'une *métaphysique*, soit d'un dépassement et d'un au-delà de l'ordre corporel ; elle se veut le lieu d'une transsubstantiation des sensations, des impressions, des souve-

nirs, des rêves, des idées, des pensées de son auteur – leur “équivalent spirituel<sup>26</sup>”, pour une sorte de “présence réelle” continue de l’artiste (telle celle de Vinteuil dans sa musique<sup>27</sup>).

3. Cette figure du salut par l’écriture est également proche des traditions les plus exigeantes de l’ascétisme et de la recherche spirituelle. Proust définit d’ailleurs “le talent d’un grand écrivain” comme “un instinct religieusement écouté<sup>28</sup>”, “l’art [étant] ce qu’il y a de plus réel, la plus austère école de la vie, et le vrai Jugement dernier<sup>29</sup>”.

L’austérité proustienne passe donc par la revendication d’une ascèse, qui puise largement à la tradition judéo-chrétienne. Or qui dit ascèse dit non seulement acceptation de la souffrance, mais aussi, dans une certaine mesure, reconnaissance et gratitude envers cette souffrance, capable de “mettre en marche” l’imagination et la pensée, là où l’habitude risque de stériliser parce qu’elle anesthésie. Le narrateur du *Temps retrouvé* revient ainsi à plusieurs reprises, avec insistance, sur ce qu’il appelle le caractère “salutaire” de la souffrance, “précieuse pour l’artiste<sup>30</sup>”, sur “le déchirement si précieux qui s’appelle le malheur<sup>31</sup>”. On trouve ainsi au fil des pages une sorte de petit bréviaire spirituel à l’usage des aspirants créateurs :

“Car le bonheur seul est salutaire pour le corps ; mais c’est le chagrin qui développe les forces de l’esprit.”

“(…) les œuvres, comme dans les puits artésiens, montent d’autant plus haut que la souffrance a plus profondément creusé le cœur.”

“Les années heureuses sont les années perdues, on attend une souffrance pour travailler.”

“(…) la souffrance est la meilleure chose que l’on puisse rencontrer dans la vie (…).”

“Les chagrins sont des serviteurs obscurs, détestés, contre lesquels on lutte, sous l’empire de qui on tombe de plus en plus, des serviteurs atroces, impossibles à remplacer et qui par des voies souterraines nous mènent à la vérité et à la mort<sup>32</sup>.”

Romantique, l’apologie de la souffrance croise la question de l’expiation, c’est-à-dire de la souffrance recherchée et acceptée en vue de la

réparation de fautes commises. Dans le chapitre des “Intermittences du cœur” de *Sodome et Gomorrhe II*, c’est-à-dire lors de la résurrection involontaire du souvenir de la grand-mère, le héros pour se punir des peines qu’il lui avait fait endurer souhaite que se poursuivent les souffrances qu’il ressent :

“Je sentais que je ne me la rappelais vraiment que par la douleur et j’aurais voulu que s’enfonçassent plus solidement encore en moi ces clous qui y rivaient sa mémoire<sup>33</sup>.”

On trouve de semblables allusions à la passion du Christ dans les secondes “Intermittences du cœur”, à la fin de *Sodome et Gomorrhe II*, lorsque le héros souffre des confidences d’Albertine, qui vient de lui révéler son intimité avec les gomorrhéennes de Montjouvain, M<sup>lle</sup> Vinteuil et son amie : “dans un geste d’offertoire mécaniquement accompli”, le lever du soleil lui paraît alors “symboliser le sanglant sacrifice” qu’il va devoir faire “de toute joie, chaque matin, jusqu’à la fin de [s]a vie, renouvellement solennellement célébré à chaque aurore de [s]on chagrin quotidien et du sang de [s]a plaie<sup>34</sup>” – en une sorte de sacrifice de la messe. Autre mise en scène expiatoire, toujours à propos de la grand-mère, mais dans les cahiers du “Temps retrouvé” cette fois : “Ma grand-mère que j’avais, avec tant d’indifférence, vue agoniser et mourir près de moi ! Ô puissé-je, en expiation, quand mon œuvre serait terminée, blessé sans remède, souffrir de longues heures, abandonné de tous, avant de mourir !<sup>35</sup>” La figure la plus spectaculaire de l’expiation revendiquée par le roman proustien est toutefois celle qu’implique le titre de “L’Adoration perpétuelle”. Proust l’avait d’abord annoncé pour le deuxième volume de son roman (quand celui-ci s’appelait encore *Les Intermittences du cœur*<sup>36</sup>) puis pour le troisième volume d’*À la Recherche du temps perdu*<sup>37</sup>, enfin, sans plus de précision, pour “une des parties” de son livre<sup>38</sup>. “L’Adoration perpétuelle” est finalement prévu pour le dernier, puis l’avant-dernier, chapitre du dernier volume *Le Temps retrouvé* dans les plans successifs de la *Recherche* publiés en 1913 et 1918<sup>39</sup>. Si on ne sait pas exactement – l’édition du *Temps retrouvé* étant posthume – à quelle portion de la dernière matinée chez la princesse de Guermantes il se réfère, ni quel sens exact Proust lui

donnait, il reste que l'“Adoration perpétuelle” désigne un rituel bien précis de l'Église catholique, pratiqué notamment par les religieuses du couvent du Petit-Picpus à Paris, et décrit dans *Les Misérables*<sup>40</sup>. Hugo y explique que l'ordre des bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement fut établi au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle à la suite d'une profanation qui avait eu lieu dans deux églises parisiennes, et décrit en quoi consiste le rite expiatoire : “(...) il y a toujours une religieuse à genoux devant le Saint-Sacrement. Cette station dure une heure. Elles se relèvent comme des soldats en faction. C'est là l'Adoration Perpétuelle<sup>41</sup>”. Veille interminable en expiation d'une faute, la profanation du Saint-Sacrement, c'est-à-dire du corps du Christ vivant, présent dans l'hostie consacrée. Transposé dans le contexte du livre proustien, que peut bien vouloir signifier le rite ? Il implique en tout cas l'idée d'une grave faute originelle, de l'ordre de la profanation, et le devoir d'une réparation infinie. Ce n'est pas le lieu de s'interroger sur le caractère, réel ou supposé, de cette ou de ces profanations proustiennes “originelles”. Mais il faut bien constater que les plus hautes et altières figures du salut par l'art se trouvent chez Proust menacées, minées, par une culpabilité essentiellement éprouvée à l'égard de la mère ou de son double, la grand-mère.

Pourtant le texte, où Proust, se défend : la première faute, le “péché originel”, comme disait Genette dans le texte déjà cité, n'ont-ils pas en effet été commis par les figures parentales, le père en particulier, lorsqu'il a cédé à l'enfant certain soir à Combray, en laissant la mère coucher dans sa chambre ? Ce faisant, le père a substitué à la loi morale, à la reconnaissance d'une “faute punissable”, mais circonscrite, celle d'un “mal involontaire” et d'un “état nerveux<sup>42</sup>”. Ce diagnostic médical a certes libéré l'enfant de la pénible exigence de lutter contre soi-même, mais seulement pour le lier à un ennemi plus terrible et dont il ne pourra se défaire, sa prétendue “nature” organique sur laquelle aucune volonté (volition) n'a de prise, parce qu'elle est la pure expression (schopenhauerienne) de la Volonté inconsciente de la nature. On se doute que ce “mal involontaire”, cet “état nerveux” de l'enfant de Combray, appartiennent au même paradigme que la “tare nerveuse” qui caractérise l'homosexualité, celle-là

même que, selon une lettre de 1913 à Louis de Robert, Proust a voulu peindre dans son livre<sup>43</sup>. Même si les “défauts nerveux” d’un Charlus sont compensés par des qualités de “pianiste délicieux, (...) peintre amateur qui n’était pas sans goût, (...) éloquent discoureur” et autres<sup>44</sup>, l’inverti proustien est d’abord un prisonnier, un prisonnier à la fois tragique et un peu ridicule, semblable à cette “Andromède masculine toujours attachée à son rocher” à laquelle Proust aime à se comparer dans sa correspondance<sup>45</sup>, ou au nénuphar “neurasthénique” et dantesque condamné à des allées et venues perpétuelles entre les rives de la Vivonne<sup>46</sup>. N’y sont peut-être pas tout à fait étrangers les hygiénistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ces collègues du professeur Adrien Proust, le père de Marcel Proust, qui n’ont dépénalisé la pédérastie (“vicieuse”), objet d’une condamnation morale, que pour en faire l’homosexualité (défaut de “constitution”), objet d’un diagnostic médical. Dans la *Recherche*, Charlus est innocenté d’être un Charlus, mais le héros-narrateur demeure coupable, comme si la culpabilité était au fond la seule voie encore ouverte à la possibilité du salut, du pardon et du rachat. Voie paradoxale, pourtant, en l’absence de toute reconnaissance d’une transcendance, car la seule figure secourable serait précisément la figure profanée et disparue, celle de la mère.

Le fameux salut proustien par l’art dissimulerait-il donc une aspiration plus profonde ? On sait que Proust ne s’est vraiment mis à écrire son livre qu’après la mort de sa mère, en 1905. Auparavant, le salut était approché à travers la figure privilégiée de l’arche, exaltée en 1896 dans la préface des *Plaisirs et les Jours* : possible synthèse de deux courants de la rédemption dans la religion juive, le courant apocalyptique et celui du retour à l’âge d’or, l’arche proustienne conjoignait la maladie bienfaisante (“Douceur de la suspension de vivre, de la vraie “Trêve de Dieu” qui interrompt les travaux, les désirs mauvais”) à l’intimité avec la mère, “descendance exilée de la colombe<sup>47</sup>”. Figure perdue d’une réconciliation impossible, qui sous-tend tragiquement la quête artistique de la *Recherche du temps perdu*.

Nathalie Mauriac-Dyer  
CNRS

## Notes

- 1 *Correspondance de Marcel Proust*, éd. Ph. Kolb, Paris, Plon, t. VIII, p. 286 ; lettre du [8 novembre 1908] à Georges de Lauris.
- 2 Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu*, IV, 474 (le texte est cité dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, 1987-1989, t. I-IV).
- 3 "Dieu est terriblement absent de l'œuvre de Marcel Proust. Nous ne sommes point de ceux qui lui reprochent d'avoir pénétré dans les flammes, dans les décombres de Sodome et de Gomorrhe ; mais nous déplorons qu'il s'y soit aventuré sans l'armature adamantine. Du seul point de vue littéraire, c'est la faiblesse de cette œuvre et sa limite ; la conscience humaine en est absente", François Mauriac, *Du côté de chez Proust*, 1947, in *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 290 ; cf. Georges Bernanos : "Je ne dis pas seulement que Dieu est absent de l'œuvre de Proust, je dis qu'il est impossible d'y retrouver même sa trace", in *Le Crépuscule des Vieux*, Paris, Gallimard, 1956, p. 78-79 (cité par Jean-Yves Tadié, *Lectures de Proust*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 157).
- 4 Samuel Beckett, *Proust* (1931), traduit de l'anglais et présenté par Édith Fournier, Paris, Minuit, 1990, p. 21.
- 5 Maurice Blanchot, *La NRF*, septembre 1954 ; repris dans *Le Livre à venir*, 1959 ; Paris, Gallimard, coll. Folio essais, p. 33-34.
- 6 Jean Rousset, *Forme et signification*, Paris, José Corti, 1962, p. 139, 143-144.
- 7 Gérard Genette, "Proust palimpseste", *Tel Quel*, 1963, n°12, et *Figures I*, Paris, Seuil, coll. Points, 1966, p. 65-66.
- 8 Claude Mauriac, *Proust par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1953, p. 126.
- 9 III, 753-765.
- 10 *Ibid.*, 767 ; cf. *ibid.*, 754 : "(...) un appel ineffable mais suraigu, de l'éternel matin" ; *ibid.*, 765 : "(...) l'approximation la plus hardie des allégresses de l'au-delà".
- 11 On se souvient que ce travailleur acharné qu'était Marcel Proust n'a figuré, dans son roman, qu'un velléitaire ou au mieux un débutant, auteur seulement, à l'exception de la page sur les "clochers de Martinville" de *Du Côté de chez Swann*, de "quelques articles et quelques traductions" (IV, 488) puis "quelques esquisses" (*ibid.*, 618).
- 12 Les "impressions obscures" ne sollicitent pas la mémoire, mais plutôt le rêve ou l'imagination, car elles cachent "non une sensation d'autrefois mais une vérité nouvelle" (*ibid.*, 456), sont des "vérités écrites à l'aide de figures" (*ibid.*, 457).
- 13 En effet, toutes les expériences de mémoire involontaire ne sont pas euphoriques et complantes chez Proust – ainsi de l'une des plus importantes, celle qui dans *Sodome et Gomorrhe II* concerne la résurrection de la grand-mère : "Bouleversement de toute ma personne. Dès la première nuit, comme je souffrais d'une crise de fatigue cardiaque, tâchant de dompter ma souffrance, je me baissai avec lenteur et prudence pour me déchausser. Mais à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent, des larmes ruisselèrent de mes yeux. L'être qui venait à mon secours, qui me sauvait de la sécheresse de l'âme, c'était celui qui, plusieurs années auparavant, dans un moment de détresse et de solitude identiques, dans un moment où je n'avais plus rien de moi, était entré, et qui m'avait rendu à moi-même, car il était moi et plus que moi (...). Je venais d'apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue, le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand-mère, telle qu'elle avait été ce premier soir d'arrivée ; le visage de ma grand-mère,

non pas de celle que je m'étais étonné et reproché de si peu regretter et qui n'avait d'elle que le nom, mais de ma grand-mère véritable dont, pour la première fois depuis les Champs-Élysées où elle avait eu son attaque, je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante" (III, 153). Je souligne.

- 14 Je souligne : "félicité" (IV, 445) ; "même genre de félicité" (*ibid.*, 446 ; cf. : "l'évidence de sa félicité", à propos de l'état provoqué par la gorgée de thé et de madeleine (I, 45) ; "quoique je (...) dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux" (*ibid.*, 47) ; "je remis à plus tard de chercher pourquoi le rappel d'une image si insignifiante m'avait donné une telle félicité" (*ibid.*, 485) ; "joie pareille à une certitude et suffisante sans autres preuves à me rendre la mort indifférente" (IV, 446) ; "allégresse" (*ibid.*, 447) ; "la cause de cette félicité" (*ibid.*, 449) ; "frémissement de bonheur", "délices", "céleste nourriture", "joie" (*ibid.*, 451) ; "joie extra-temporelle" (*ibid.*, 456) ; "joie du réel retrouvé" (*ibid.*, 458) ; "bonheur" (*ibid.*, 459) ; "renouvellement spirituel" (*ibid.*, 461). Cette félicité est explicitement liée au sentiment de l'extra-temporel : "Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps. (...) situé hors du temps que pourrait-il craindre de l'avenir ?" (*ibid.*, 451).
- 15 *Ibid.*, 454.
- 16 Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, Paris, PUF, 1970, p. 67.
- 17 IV, 457-459 ; "(...) ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire" (*ibid.*, 459) ; c'est le "livre aux caractères figurés, non tracés par nous, (...) notre seul livre" (*ibid.*, 458).
- 18 *Ibid.*, 622, 623.
- 19 Elle aussi est pénible, qualifiée de "labeur" (*ibid.*, 609) et de "besogne", pour un livre "long à écrire", qu'il faut préparer "comme une offensive, (...) supporter comme une fatigue, (...) accepter comme une règle, (...) construire comme une église, (...) suivre comme un régime, (...) vaincre comme un obstacle (...)" (*ibid.*, 609-610).
- 20 *Ibid.*, 485.
- 21 *Ibid.*, 470.
- 22 II, 76-79.
- 23 "Mort à jamais ? C'était possible. Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier" (I, 43) ; "Mais c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver, on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir, et elle s'ouvre" (IV, 445).
- 24 IV, 445, 446.
- 25 S. Beckett, *Proust, op. cit.*, p. 28. Voir aussi Stéphane Chaudier, *Proust et le langage religieux. La cathédrale profane*, Paris, Champion, 2004.
- 26 IV, 457.
- 27 "Aussi bien semblait-il être là. On aurait dit que, réincarné, l'auteur vivait à jamais dans sa musique (...)" (III, 758) ; "(...) c'était le créateur qui (...) conduisait lui-même [l'auditeur], puisant dans les couleurs qu'il venait de trouver une joie éperdue (...), ravi, tressaillant (...). Vinteuil était mort depuis nombre d'années ; mais au milieu de ces instruments qu'il avait aimés, il lui avait été donné de poursuivre, pour un temps illimité, une part au moins de sa vie" (*ibid.*, 759).
- 28 IV, 472.
- 29 *Ibid.*, 458.

- 30 *Ibid.*, 475, 480.  
31 *Ibid.*, 486.  
32 *Ibid.*, 484, 487, 488.  
33 III, 156.  
34 *Ibid.*, 512.  
35 IV, 481.  
36 *Correspondance*, t. XI, p. 286 ; lettre de [peu après le 6 novembre 1912] à Gallimard ; voir aussi *ibid.*, t. XII, p. 295, la lettre du [5, 6 ou 7 novembre 1913] à René Blum.  
37 *Ibid.*, p. 298 ; lettre du [6, 7 ou 8 novembre 1913] à Robert de Flers.  
38 *Ibid.*, p. 309 ; lettre du [12 novembre 1913] à Gaston Calmette.  
39 Respectivement dans *Du Côté de chez Swann* et *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*.  
40 Deuxième partie, Livre sixième, chapitre X : "Origine de l'Adoration perpétuelle".  
41 *Ibid.*, chapitre II.  
42 I, 37.  
43 *Correspondance*, t. XII, p. 238 ; lettre de [juillet ou août 1913].  
44 III, 344.  
45 Voir *Correspondance*, t. III, p. 61 ; cf. t. IV, p. 162 ; t. V, p. 316.  
46 I, 166-167.  
47 *Les Plaisirs et les jours*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 7.